

Danse de gars

Christian Saint-Pierre

Numéro 153 (4), 2014

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/73032ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Saint-Pierre, C. (2014). Danse de gars. *Jeu*, (153), 60–63.

Qu'est-ce qui incite certains chorégraphes québécois à créer des spectacles avec une distribution exclusivement masculine ? Sylvain Émard, Frédérick Gravel et Karine Ledoyen ont accepté de se pencher sur cette question.

Christian Saint-Pierre

DANSE DE GARS

Sylvain Émard admet d'emblée que la condition masculine est un élément important de sa plus récente création, *Ce n'est pas la fin du monde*¹ : «Le spectacle s'inspire d'un phénomène universel, ce sentiment d'urgence qui nous habite de plus en plus, mais il faut reconnaître que c'est un point de vue d'homme exprimé à travers des corps d'hommes. Mettre en place un univers masculin me rapproche de l'enfance. Ça me permet de faire apparaître l'enfant dans l'homme, sa candeur, sa grandeur, sa vulnérabilité, son égocentrisme, sa curiosité, son manque de maturité, etc.»

Ainsi, le chorégraphe estime que sa distribution donne à voir l'homme dans toute sa complexité. «Ce qui serait difficile, voire impossible, si la distribution était mixte, précise-t-il. En danse, lorsque des hommes et des femmes sont ensemble sur scène, nous sommes presque inmanquablement mis en présence d'un rapport de séduction ou d'un

état amoureux dont il devient difficile de s'extraire. Sans exclure ce type de rapport, la distribution de même sexe permet d'évoquer un éventail plus large de sentiments.»

Émard avoue qu'il associe souvent le groupe d'hommes à une meute, à quelque chose d'animal. «Il y a aussi la possibilité d'avoir une qualité plus guerrière, ajoute-t-il, une attitude de combat ou encore de jeu. Cela dit, je ne cherche pas à mettre en évidence quelque caractéristique que ce soit. J'utilise pleinement le potentiel expressif de ces corps d'hommes, et cela peut aller de l'expression de la plus grande sensibilité à l'usage d'une très grande force. Tous les types physiques sont visibles sur scène, ce qui permet un large éventail de qualités masculines.»

Le chorégraphe assure en terminant qu'il ne cherche pas à plaire ni à choquer : «Je souhaite d'abord et avant tout partager ma vision et ma compréhension de ce qu'est l'homme d'aujourd'hui. Si le spectacle remet en cause certaines conceptions des genres, c'est tant mieux, mais ce n'est pas mon objectif premier.»

1. Dansé par Adam Barruch, Dylan Crossman, Mark Medrano, Laurence Ramsay, Manuel Roque, Neil Sochasky et Georges-Nicolas Tremblay, le spectacle a été créé en France en 2013 et sera présenté à l'Agora de la danse du 28 au 31 janvier 2015.

« Je souhaite d'abord et avant tout
partager ma vision et ma compréhension
de ce qu'est l'homme d'aujourd'hui. »

– Sylvain Émard



Ce n'est pas la fin du monde (2013) de Sylvain Émard
qu'on pourra voir à l'Agora de la danse en janvier 2015.
Sur la photo : Georges-Nicolas Tremblay, Dylan Crossman,
Manuel Roque et Justin Gionet. © Valerie Simmons

« J'ai surtout travaillé sur le désarroi,
[...] le désarroi du jeune mâle
que j'étais. »

– Frédérick Gravel



Tout se pète la gueule, chérie de Frédérick Gravel, présenté au Théâtre la Chapelle en 2010. Sur la photo : Dave St-Pierre. © Juan Saez

UNE QUESTION DE CONFIANCE

Frédérick Gravel estime que *Tout se pète la gueule, chérie*², un spectacle pourtant annoncé comme une réflexion sur « le désarroi du mâle contemporain », n'avait pas comme sujet la condition masculine. « Je dirais plutôt que je ne l'ai jamais vu comme ça, précise-t-il. Avec une distribution masculine, je savais que je pourrais naviguer dans les bas-fonds, j'étais en confiance. Il n'y aurait pas de gêne à faire des choses ridicules ou *trash*. À l'époque, je pense que j'aurais été davantage mal à l'aise de faire ça avec des femmes, j'aurais eu peur de ne pas être pertinent, de ne pas savoir prendre le bon angle. Le désarroi d'un homme, je le connais, je le sens, ne serait-ce que le mien. »

Le chorégraphe affirme que ses spectacles parlent de ce qu'il connaît, de ce qu'il ressent intimement : « J'essaie d'être le plus possible branché sur ce que je vois et sens, sur ce que je cherche. Il se trouve que je suis un homme, un homme blanc, né dans une situation confortable, en somme un privilégié. Cela dit, je n'ai pas de véritable discours sur le sujet. Je m'efforce plutôt de montrer ce que c'est, ne pas polir ou embellir la réalité. Par exemple, notre société étant macho, mes spectacles le sont, j'en suis conscient. Bien entendu, comme citoyen, j'ai envie de changer ça, mais dans mes spectacles, l'idée est plutôt de le montrer, sans dire que c'est bien ou mal. »

C'est également en partant de son sort professionnel que le chorégraphe a créé *Tout se pète la gueule, chérie*. « J'ai surtout travaillé sur le désarroi, explique-t-il, le désarroi du jeune mâle que j'étais. J'étais en rogne. J'étais frustré, frustré de cette vingtaine où j'avais plein d'énergie sans avoir nulle part où la canaliser vraiment, sans projet assez gros pour m'y jeter pleinement. Condamné à jouer en marge, dans les salles obscures et le off du off. Au fond, c'était ça le point de départ : le conquérant désillusionné. Ça collait à mon histoire, mais aussi à l'énergie mâle. »

2. Dansé par Stéphane Boucher, Nicolas Cantin, Dave St-Pierre et Frédérick Gravel, le spectacle a été créé à à la Chapelle en 2010.

« Si on parle de masculinité, on parle de fraternité aussi, et c'est ce qui ressort très clairement du spectacle. »

– Karine Ledoyen

DE VRAIS GARS

La genèse de *Danse de garçons*³ est en soi fort révélatrice. « Des comédiens m'ont approché parce qu'ils voulaient faire un spectacle de danse, explique Karine Ledoyen. Ils venaient de voir *Uprising* de Hofesh Shechter. Ça les avait galvanisés de voir les huit danseurs dans une énergie brute. La commande était claire : un spectacle de danse avec seulement des comédiens et même, disaient-ils à la blague, avec juste des vrais gars. »

La chorégraphe avoue s'être d'abord demandé pourquoi un groupe de comédiens avec tant d'habileté pour les mots voulaient employer la danse contemporaine pour parler d'eux en tant que garçons : « La danse contemporaine n'est pas un univers très masculin à la base, si on se rapporte au cliché. Je pense que leur demande, très instinctive et impulsive, révélait un besoin de dépense physique, de bouger, de mettre leurs corps à l'avant-plan et surtout de ne pas parler, de ne pas s'expliquer, d'être dans le faire ! Dans les laboratoires, j'ai pu observer que de se dépenser physiquement s'avérait pour eux très jouissif ; c'était une manière d'être entre eux, de se lancer des défis pour aller au bout de leur énergie, d'entrer en compétition, d'inventer des jeux pour se dépasser, affronter l'autre et régler des conflits. »

Ledoyen a également été étonnée que des hommes fassent appel à une femme pour mener un tel projet. « Ils diront qu'ils voulaient travailler avec moi en particulier et non avec une femme en général, lance-t-elle. J'en suis très touchée et reconnaissante, mais je me permets de croire en parallèle qu'il y avait là, de façon absolument inconsciente, cette recherche de la mère qui allait les organiser. À cette époque, j'étais enceinte jusqu'aux oreilles, il n'y avait donc aucune séduction qui pouvait interférer dans mes rapports avec eux. C'est pourquoi je pense que j'ai été admise et même oubliée dans le processus, pour mon plus grand bonheur. »

3. Dansé par Charles-Étienne Beaulne, Jean-Michel Girouard, Éliot Laprise, Jocelyn Paré, Jocelyn Pelletier, Fabien Piché et Lucien Ratio, le spectacle a été créé en 2013 et sera présenté à l'Agora de la danse du 18 au 20 février 2015.



La chorégraphe assure que le spectacle traduit l'énergie des laboratoires : « La représentation est basée sur une série de jeux que les interprètes doivent accomplir avec des règles précises, mais à l'intérieur de chaque jeu, ils sont libres d'organiser la partie, les équipes, le temps, le gagnant, le perdant... Peu à peu, ils osent se dévoiler, laisser place à la vulnérabilité et à la confiance. De l'autodérision à la pudeur des sentiments qui se dévoilent presque de manière accidentelle, c'est ce que j'ai pu percevoir de ce groupe en laboratoire et qui a inspiré le squelette du spectacle. »

Plus que la masculinité en soi, c'est la transformation des participants qui a intéressé Ledoyen. « Je ne sais pas si ce groupe est représentatif des gars ou de la masculinité, explique-t-elle. Je ne peux pas dire non plus qu'il s'agit d'un spectacle qui va remettre en cause une vision, une manière d'être, mais je peux dire qu'ils sont justes envers eux-mêmes. On les regarde se déployer sur scène à la recherche de leur équilibre individuel et

collectif comme si on assistait à un match sportif, avec la même excitation. Si on parle de masculinité, on parle de fraternité aussi, et c'est ce qui ressort très clairement du spectacle. »

En somme, pour nous rappeler que la condition masculine est complexe, insaisissable, et surtout irréductible, on peut compter sur les chorégraphes. Pour discuter les notions de virilité, pourfendre quelques clichés, parler franchement d'orgueil et de solidarité, de violence et d'amitié, du masculin, du féminin et de tout ce qu'il y a entre les deux, la danse aura toujours une longueur d'avance, et le corps, une honnêteté salvatrice. ●

Danse de garçons (2013) de Karine Ledoyen qu'on pourra voir à l'Agora de la danse en février 2015. Sur la photo : Lucien Ratio, Jocelyn Paré, Fabien Piché et Charles-Étienne Beaulne. © David Cannon